

## CHAPITRE 1

# Se souvenir, ce n'est pas seulement regarder en arrière

La cérémonie commence toujours avant le discours.

Il y a d'abord le lieu. Une place, un monument, une cour officielle, un carré militaire, une plaque fixée sur un mur, une stèle que l'on a nettoyée pour l'occasion. Il y a les corps bien placés, les rangs qui se forment, les élus, les uniformes, les porte-drapeaux, les représentants d'associations, les enfants parfois, parce que l'avenir aime être convoqué quand le passé devient lourd. Il y a des gerbes de fleurs, des rubans, des visages graves, des mains croisées devant les manteaux. Il y a une musique lente, ou le silence très organisé qui la remplace.

Tout est disposé pour produire du recueillement.

La cérémonie a son langage. On ne parle pas n'importe comment devant les morts publics. On prononce des mots qui semblent faits pour ne pas trembler : sacrifice, mémoire, honneur, courage, nation, transmission, devoir, paix, reconnaissance. Les phrases avancent avec dignité. Elles ne crient pas. Elles ne salissent pas. Elles ne sentent ni la peur, ni le sang, ni la boue, ni les décisions qui ont conduit les morts là où ils sont tombés. Elles donnent à la douleur une forme supportable.

Puis vient la minute de silence.

Elle a l'air simple, cette minute. Une minute pour ne rien dire. Une minute pour penser aux morts. Une minute pendant laquelle les vivants baissent la tête et font semblant, parfois sincèrement, parfois par habitude, de laisser une place à ceux qui ne sont plus là. Mais même le silence, dans une cérémonie officielle, n'est jamais vide. Il est cadré. Il commence à un signal. Il se termine à un signal. Il autorise certaines pensées et en interdit d'autres. Il demande de se recueillir, pas de déranger. Il demande de communier, pas d'interrompre.

Une minute de silence peut honorer.

Elle peut aussi contenir.

La cérémonie officielle donne souvent l'impression de regarder le passé. Elle dit : voici ce qui a eu lieu, voici ceux qui sont morts, voici ce que nous leur devons. Mais elle ne regarde jamais seulement derrière elle. Elle parle depuis le présent. Elle organise le passé pour servir une signification actuelle. Elle ne rappelle pas seulement un événement : elle décide ce que cet événement doit vouloir dire aujourd'hui.

C'est là que la mémoire commence vraiment.

Pas dans le souvenir brut. Dans l'interprétation.

Une bataille, selon le récit qui l'entoure, peut devenir un sacrifice glorieux, une folie stratégique, une tragédie nationale, une preuve de courage, un désastre politique, un acte fondateur. Les morts sont les mêmes. Les corps ne changent pas. Les familles ont perdu les mêmes fils, les mêmes pères, les mêmes frères, les mêmes inconnus qui avaient probablement autre chose à faire que devenir un exemple pour les générations suivantes. Mais le sens donné à leur mort peut basculer entièrement.

Une répression peut devenir maintien de l'ordre si l'on raconte d'abord la peur du pouvoir, le chaos, la menace, le besoin de stabilité. Elle peut devenir massacre si l'on raconte d'abord les corps frappés, les voix étouffées, les revendications, le déséquilibre entre ceux qui tenaient les armes et ceux qui demandaient justice. Les faits peuvent être les mêmes. Le récit, lui, décide où placer la lumière.

Une défaite peut devenir humiliation. Elle peut aussi devenir mythe fondateur. On peut dire : nous avons perdu parce que nous étions trahis. Ou bien : nous avons perdu, mais nous avons résisté. Ou encore : notre chute prouve notre grandeur, puisque même vaincus, nous sommes restés dignes. Le passé ne change pas. Le présent le travaille jusqu'à lui donner une forme habitable.

Une catastrophe peut devenir leçon morale. On peut y voir l'imprudence humaine, la fatalité, le prix du progrès, l'échec d'un système, la violence d'une époque, la conséquence d'un abandon politique. Selon le récit choisi, les morts deviennent avertissement, accusation, malchance, patrimoine douloureux ou simple épisode dans la longue marche supposée du monde.

Une violence coloniale peut être racontée comme une page sombre, un excès, une contradiction regrettable, une erreur d'époque, une tache dans une grande histoire nationale. Elle peut aussi être regardée comme un système, avec ses intérêts, ses lois, ses profits, ses justifications, ses archives, ses bénéficiaires et ses héritages. Dans le premier cas, la mémoire apaise. Dans le second, elle dérange encore. Et c'est souvent là que commence la gêne.

Parce qu'une mémoire publique ne sert pas seulement à rappeler. Elle sert à produire une paix symbolique.

La paix symbolique n'est pas toujours mauvaise. Les vivants ne peuvent pas rester éternellement dans la plaie ouverte. Les familles, les peuples, les sociétés ont besoin de formes pour supporter l'absence. Il faut bien parfois rassembler les noms, déposer les fleurs, dire que la mort a compté, empêcher que le silence ne devienne un deuxième tombeau. Sans rites, beaucoup de douleurs restent sans adresse. Sans cérémonies, certains morts disparaissent dans une solitude plus violente encore.

Mais toute paix symbolique a un prix.

Il faut demander ce qu'elle pacifie. Il faut demander qui elle calme. Il faut demander si elle apaise les descendants des victimes ou si elle rassure surtout les héritiers des institutions. Il faut demander si elle ouvre une mémoire ou si elle referme un dossier. Il faut demander si les morts sont nommés pour être entendus ou pour être rangés.

Dans une cérémonie, tout n'est pas dit. Ce n'est pas forcément un mensonge. Aucun rituel ne peut tout contenir. Mais les coupes ont un sens. Les absences parlent. Les mots choisis indiquent le degré de risque que la société accepte de prendre devant son propre passé.

On peut dire « les événements » pour éviter de dire la répression.

On peut dire « les victimes » sans dire les responsables.

On peut dire « la tragédie » sans dire les décisions.

On peut dire « plus jamais ça » sans regarder les mécanismes qui ont rendu « ça » possible.

On peut dire « notre devoir de mémoire » comme on ferme une porte avec une formule noble.

Le langage commémoratif est souvent beau. C'est aussi pour cela qu'il faut s'en méfier. Les belles phrases peuvent porter une vraie reconnaissance. Elles peuvent aussi servir de drap propre posé sur une table où quelque chose reste à disséquer. La dignité n'est pas le problème. Le problème commence quand la dignité devient une manière de neutraliser ce qui devrait encore déranger.

Se souvenir collectivement, c'est donc agir.

C'est choisir un lieu. Choisir une date. Choisir des noms. Choisir un ordre de parole. Choisir qui sera présent au premier rang et qui restera derrière les barrières. Choisir les mots qui seront prononcés devant les caméras. Choisir la version que les enfants entendront. Choisir ce qui sera présenté comme douleur commune et ce qui restera douleur particulière. Choisir ce qui fonde une identité et ce qui risquerait de la fissurer.

Même l'émotion est organisée.

Une cérémonie dit au public comment ressentir. Elle propose une émotion acceptable : recueillement, fierté, tristesse, gratitude, unité, compassion. Elle supporte moins bien la colère, la honte, le soupçon, l'accusation, l'ironie, l'inconfort. On peut pleurer devant un monument. On ne peut pas toujours demander qui l'a construit, qui l'a financé, qui en a été exclu, pourquoi ce nom-là est gravé et pas un autre. Certaines questions paraissent déplacées parce qu'elles arrivent au milieu du rituel. Mais c'est précisément le rituel qui rend certaines questions déplacées.

La mémoire publique aime les émotions tenues.

Elle aime que la douleur se présente bien. Elle aime les fleurs plus que les comptes à rendre. Elle aime les descendants émus, pas trop en colère. Elle aime les discours de transmission, pas les interruptions. Elle aime les morts qui rassemblent, pas ceux qui divisent encore. Elle aime la phrase « nous nous souvenons » quand personne ne demande trop précisément ce que ce « nous » a oublié de lui-même.

Il ne faut pas se tromper : la mémoire officielle n'est pas toujours cynique. Les personnes qui participent à ces cérémonies peuvent être sincères. Les larmes peuvent être vraies. Les familles peuvent avoir besoin de ce moment. Les anciens combattants, les survivants, les descendants, les témoins, les habitants peuvent y trouver une reconnaissance réelle. Il serait indigne de mépriser cela depuis une hauteur intellectuelle. La critique n'a pas besoin d'écraser les émotions pour prouver qu'elle sait penser.

Mais la sincérité d'un hommage ne suffit pas à le rendre innocent.

Une institution peut être sincère et sélective. Une nation peut pleurer réellement certains morts tout en continuant d'en oublier d'autres. Une famille peut aimer ses disparus tout en déformant leur histoire. Un musée peut transmettre avec sérieux tout en cadrant la souffrance dans un parcours qui rassure le visiteur. Une école peut enseigner de bonne foi une version mutilée. Le pouvoir ne passe pas seulement par le mensonge volontaire. Il passe aussi par les habitudes, les formats, les héritages, les angles morts que plus personne ne pense à interroger.

Se souvenir n'est jamais seulement regarder en arrière, parce que le passé n'existe publiquement qu'à travers les formes que le présent lui donne.

Un événement ancien peut dormir longtemps dans les archives, les récits familiaux, les marges d'une communauté. Puis un jour, le présent change. Une génération pose une question. Un mot devient insupportable. Une statue cesse d'être décor. Une archive s'ouvre. Un descendant retrouve un nom. Une société qui croyait avoir « fait mémoire » découvre qu'elle avait surtout fait silence avec cérémonie.

À partir de ce moment-là, le passé revient autrement.

Non parce qu'il aurait changé, mais parce que les vivants ne peuvent plus le tenir dans l'ancienne forme.

C'est une chose étrange, la mémoire. Elle prétend conserver, mais elle se transforme sans cesse. Chaque époque relit les morts avec ses peurs, ses besoins, ses conflits, ses aveuglements, ses progrès parfois, ses lâchetés souvent. Ce que l'on appelait gloire peut devenir violence. Ce que l'on appelait pacification peut être nommé massacre. Ce que l'on appelait découverte peut être relu comme invasion. Ce que l'on appelait tradition peut apparaître comme domination. Ce que l'on appelait oubli peut se révéler comme effacement organisé.

Cela ne veut pas dire que le passé serait une pâte molle que chacun pourrait modeler selon son humeur. Les faits existent. Les morts ont existé. Les dates, les lieux, les décisions, les violences, les responsabilités ne disparaissent pas parce qu'un présent veut les arranger. Mais l'accès au passé passe toujours par un travail de mémoire, et ce travail peut servir la lucidité ou la protection du confort.

Il y a des souvenirs qui obligent.

Il y a des souvenirs qui exonèrent.

Il y a des souvenirs qui rendent fier.

Il y a des souvenirs qui rendent docile.

Il y a des souvenirs qui ouvrent une dette.

Il y a des souvenirs qui ferment une discussion.

C'est pour cela que les sociétés se battent autant autour des morts. En apparence, elles discutent d'hier. En réalité, elles disputent le droit de définir le présent. Celui qui contrôle le sens d'une mort contrôle une part de ce que les vivants peuvent dire, demander, refuser ou accepter aujourd'hui.

Si une guerre est racontée comme un pur sacrifice héroïque, certaines critiques deviennent plus difficiles. Si une colonisation est présentée comme une aventure complexe mais globalement modernisatrice, certaines réparations deviennent excessives. Si une révolte est transmise comme un désordre violent, ses héritiers deviennent suspects. Si une victime devient symbole national, elle peut rassembler, mais aussi être utilisée pour discipliner ceux qui ne ressentent pas la bonne émotion au bon moment.

La mémoire fabrique des obligations.

Elle dit : sois reconnaissant. Sois digne. Sois héritier. Sois fidèle. Sois fier. Sois silencieux. N'abîme pas le récit. Ne complique pas la cérémonie. Ne pose pas cette question aujourd'hui. Ne réveille pas les morts. Respecte le passé.

Mais respecter le passé ne signifie pas respecter toutes les versions qu'on en a fabriquées.

Il y a des récits qui demandent le respect parce qu'ils craignent l'examen. Il y a des commémorations qui réclament le silence parce qu'elles ne survivraient pas à une vraie conversation. Il y a des traditions mémorielles qui confondent fidélité et obéissance. Il y a des hommages qui exigent des vivants qu'ils baissent la tête, non devant les morts, mais devant l'ordre symbolique construit autour d'eux.

Une mémoire vivante devrait supporter les questions.

Elle devrait pouvoir entendre : qui manque ici ? Qui parle ? Qui a écrit cette plaque ? Pourquoi ce mot et pas un autre ? Pourquoi cette date ? Pourquoi cette souffrance est-elle publique et celle-là privée ? Pourquoi cette figure a-t-elle été rendue honorable ? Pourquoi cette autre a-t-elle disparu ? Pourquoi dit-on « réconciliation » quand personne n'a reconnu ce qui devait être réparé ?

Ces questions ne détruisent pas la mémoire. Elles détruisent seulement son confort automatique.

Et ce confort, souvent, mérite d'être détruit.

Car le passé n'est jamais seulement derrière nous. Il travaille dans nos appartenances, dans nos fidélités, dans nos colères héritées, dans nos fiertés apprises, dans nos hontes mal transmises. Il travaille dans les frontières entre « nous » et « eux ». Il travaille dans les noms que l'on respecte sans les connaître. Il travaille dans les histoires que l'on répète aux enfants pour leur dire d'où ils viennent. Il travaille dans les silences que l'on présente comme pudeur alors qu'ils sont parfois des stratégies de survie, de domination ou de lâcheté.

Une société qui commémore ne regarde pas simplement ses morts. Elle se regarde elle-même à travers eux.

Elle choisit le visage qu'elle veut voir.

Elle choisit aussi celui qu'elle refuse d'affronter.

Voilà pourquoi se souvenir est une action. Pas un simple geste de respect. Pas une photographie mentale. Pas une marche arrière du cœur. Se souvenir, publiquement, c'est reprendre le passé pour lui donner une fonction dans le présent. C'est décider ce qui doit continuer à peser. C'est organiser une présence parmi les absents.

Le problème n'est donc pas de savoir s'il faut se souvenir.

Il le faut.

Une société sans mémoire devient disponible pour toutes les falsifications. Une famille sans récit transmet des trous qui finissent par parler à sa place. Un peuple privé de ses morts publics perd une partie de sa continuité. Un crime sans nom continue de respirer dans le silence. Oublier n'est pas une neutralité. C'est souvent une permission donnée à ceux qui avaient intérêt à ce que rien ne reste.

Mais se souvenir ne suffit pas.

Il faut encore demander comment.

Avec quels mots ? Dans quel lieu ? Sous quelle autorité ? Avec quelles absences ? Avec quelle fonction ? Avec quelle capacité à laisser revenir ce qui dérange ? Avec quelle honnêteté devant les responsabilités ? Avec quelle place pour ceux dont la mémoire a longtemps été confisquée ?

La mémoire n'est jamais seulement un retour. C'est une construction.

Et toute construction mérite qu'on regarde ses fondations.

La cérémonie se termine. Les fleurs restent au pied du monument. Les officiels repartent. Les uniformes se dispersent. Les photographies circulent. Le discours sera peut-être publié, résumé, oublié. Les passants reprendront leur chemin. Demain, la stèle redeviendra décor pour beaucoup. Le nom gravé retournera dans sa semi-présence habituelle, entre visibilité et indifférence. Mais quelque chose demeure. Non pas seulement le souvenir des morts. La trace de ce que les vivants ont choisi de faire d'eux. C'est là que commence ce livre.